

## DIDEROT LECTEUR DE HEINSIUS : QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA CONCLUSION DES ÉLÉMENTS DE PHYSIOLOGIE

**Gerhardt Stenger**

**P.U.F.** | *Revue d'histoire littéraire de la France*

2012/3 - Vol. 112  
pages 601 à 612

**ISSN 0035-2411**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2012-3-page-601.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Stenger Gerhardt, « Diderot lecteur de Heinsius : quelques éclaircissements sur la conclusion des *Éléments de physiologie* »,  
*Revue d'histoire littéraire de la France*, 2012/3 Vol. 112, p. 601-612. DOI : 10.3917/rhlf.123.0601  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# DIDEROT LECTEUR DE HEINSIUS : QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA CONCLUSION DES *ÉLÉMENTS DE PHYSIOLOGIE*<sup>1</sup>

GERHARDT STENGER\*

*Pour Jean Mayer*

La conclusion des *Éléments de physiologie* de Diderot existe sous deux versions. La première, plus courte, se situe à la fin du manuscrit *L*<sup>2</sup>, avant une dernière section intitulée « Mélanges ». La deuxième, plus longue, termine le manuscrit *V*, reproduit par Jean Mayer dans ses deux éditions<sup>3</sup>, et plus récemment par Paolo Quintili<sup>4</sup>. On sait que le manuscrit des *Éléments* conservé à Saint-Pétersbourg (*L*) est antérieur à celui du fonds Vandeul (*V*) : il s'agit de la transcription, faite par Girbal, d'un recueil de notes prises par Diderot en vue d'un ouvrage ultérieur, peut-être cette « histoire naturelle et expérimentale de l'homme » que Naigeon a signalée parmi les projets du philosophe<sup>5</sup>. Dans la nouvelle version de la

\* Université de Nantes.

1. L'essentiel de cette étude a été présenté pour la première fois lors du XIII<sup>e</sup> Congrès international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle à Graz (25 au 29 juillet 2011).

2. Voir Diderot, *Œuvres complètes*, éd. Assézat-Tourneux, Paris, Garnier, 1875-77, t. IX, pp. 428-429. Sigle : AT.

3. Diderot, *Éléments de physiologie*, édition critique, avec une introduction et des notes par J. Mayer, Paris, Didier, 1964, pp. 307-308. — Diderot, *Œuvres complètes*, éd. Dieckmann-Varlot, Paris, Hermann, 1975-, t. XVII, pp. 514-516. Sigle : DPV. — L. Versini en a reproduit de larges extraits au premier volume de son édition des *Œuvres complètes* de Diderot (Paris, Robert Laffont, 1994-1997).

4. Diderot, *Éléments de physiologie*, texte établi, présenté et commenté par P. Quintili, Paris, Champion, 2004, pp. 360-362.

5. Voir J.-A. Naigeon, *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de D. Diderot*, Paris, Brière, 1821, p. 291.

copie Vandeul, l'organisation interne du texte a complètement changé : Diderot a recomposé l'ensemble en bouleversant profondément l'ordre des quelque seize cents fragments accumulés durant quinze ans. Quant à la conclusion, elle donne l'impression d'être plaquée artificiellement sur les *Éléments*. Sans être totalement étrangères aux chapitres qui les précèdent, les réflexions de Diderot abandonnent le terrain de la « physiologie » à proprement parler au profit d'une méditation sur Dieu et l'âme, la vie et la mort. Aucun indice ne nous permet de déterminer exactement à quel moment cette « conclusion » fut rédigée ; faite de « décrochages inopinés » et de « relances imprévues<sup>6</sup> », la progression apparemment peu cohérente des éléments qui la composent nous incline à penser que Diderot les a puisés dans différents endroits de ses carnets, et même à différents moments. Dans la rédaction finale, elle commence par une longue réflexion concernant les extravagances de certains philosophes, qui n'est pas sans rappeler un passage similaire des *Observations sur Hemsterhuis* (voir DPV, XXIV, 386-389). Puis vient le passage qui forme la version courte. Voici comment cette première rédaction de la conclusion se présente sur la copie L :

Le monde est la maison du fort. Je ne saurai qu'à la fin ce que j'aurai perdu ou gagné dans ce vaste tripot où j'aurai passé une soixantaine d'années, le cornet à la main, *tesseras agitans*.

Felices quibus, ante annos, securam malorum  
Atque ignara sui, per ludum elabatur aetas.

Qu'aperçois-je ? Des formes. Et quoi encore ? Des formes. J'ignore la chose. Nous nous promenons entre des ombres, ombres nous-mêmes pour les autres et pour nous.

Si je regarde l'arc-en-ciel tracé sur la nue, je le vois ; pour celui qui regarde sous un autre angle, il n'y a rien.

Une fantaisie assez commune aux vivants, c'est de se supposer morts, d'être debout à côté de leurs cadavres et de suivre leur convoi. C'est un nageur qui regarde son vêtement étendu sur le rivage.

Hommes qu'on ne craint plus, qu'avez-vous alors entendu ?

La philosophie, méditation habituelle et profonde, qui nous enlève à tout ce qui nous environne et qui nous anéantit, est un autre apprentissage de mort.

Une des plus belles sentences du stoïcien, c'est que la crainte de la mort est une anse par laquelle le robuste nous saisit et nous mène où il lui plaît.

Rompez l'anse et trompez la main du robuste.

Il n'y a qu'une vertu, la justice ; qu'un devoir, de se rendre heureux ; qu'un corollaire, de ne pas se surfaire la vie et de ne pas craindre la mort. (AT, IX, 428-429)

Les différences entre les versions de L et de V sont essentiellement d'ordre stylistique, sauf une. Dans V, la première phrase commence par :

6. P. Chartier, « Corps oublié, ou la métamorphose du nageur de l'*Histoire de Madame de Montbrillant* aux *Éléments de physiologie* », *Denis Diderot (1713-1784)*. Actes réunis et préparés par A.-M. Chouillet, Paris, aux Amateurs de livres, 1985, p. 210.

« Le monde est la maison du plus fort. » L'ajout, par Vandeul (?), du mot « plus » accentue encore l'interprétation donnée par certains exégètes suivant laquelle Diderot aurait anticipé sur la concurrence vitale et la sélection naturelle :

Sous une forme trop concise, s'interroge par exemple Edme-Marie Caro, n'est-ce pas la traduction anticipée de cette loi célèbre d'après laquelle les mieux doués pour la bataille de la vie survivent, les individus ou les variétés privilégiées de quelque avantage triomphent, et le monde, livré à un combat sans pitié, devient le théâtre de la sélection qui s'opère au profit des plus forts<sup>7</sup> ?

Or il se trouve qu'une autre piste avait naguère été suggérée par Pierre Hermand<sup>8</sup>, et plus récemment par Roland Desné dans plusieurs communications orales : ne faudrait-il pas lire « sort » au lieu de « fort » ? Cette conjecture a fait son entrée dans l'édition de Paolo Quintili, qui s'en explique dans une note :

Je corrige ici une erreur évidente du copiste (Girbal) [...] vraisemblablement passée dans V ; le contexte de la citation latine suivante, qui fait appel au rôle du *fatum* et du hasard dans la vie des hommes, l'image du philosophe « qui agite les dés » (*tesseræ agitans*) le cornet à la main sont autant d'images anti-finalistes, cohérentes avec l'esprit dénié et désenchanté de ces pages. (p. 360)

La nouvelle leçon est pourtant sujette à caution. Si les *f* et les *s* longs peuvent se confondre facilement dans les imprimés du XVIII<sup>e</sup> siècle, cela n'est cependant pas vrai dans le cas des manuscrits où les deux lettres se distinguent très bien sous la plume de Diderot. Reste le contexte. La substitution de *sort* à *fort* n'est pas dénuée de pertinence parce que Diderot assimile, dans la phrase qui suit, le monde ou la vie à un tripot. Cette comparaison, qui remonte au moins à Sénèque<sup>9</sup>, apparaît sauf erreur pour la première fois dans la lettre à Sophie Volland du 30 septembre 1760 :

Je répondis que la vie était un jeu de hasard ; que les sots ne jouaient pas assez longtemps pour recueillir le salaire de leur sottise, ni les gens sensés, celui de leur

7. E.-M. Caro, *La Fin du dix-huitième siècle : études et portraits*, Paris, Hachette, 1880, t. I, p. 204. L'auteur pense sans doute à ce qu'on a appelé trop rapidement le darwinisme social, ce système inventé *avant Darwin* par Herbert Spencer, qui postule que la société est un organisme caractérisé par la lutte pour l'existence dans laquelle le faible doit se sacrifier pour le plus grand bien de la communauté tout entière (voir *L'Individu contre l'État*, Paris, Alcan, 1885, pp. 100-107). En revanche, Y. Citton décèle chez Diderot une filiation spinoziste et rapproche la phrase des *Éléments* d'un passage tiré de l'*Histoire des deux Indes* : « dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore et ne soit dévorée » (*L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 338).

8. P. Hermand, *Les Idées morales de Diderot*, Paris, Puf, 1923, p. 293. Rappelons que l'auteur ne connaissait pas encore l'existence du manuscrit V, qui confirme la leçon « fort ».

9. Voir *Lettres à Lucilius*, II, 20 : *plerisque agitur vita per lusum*. Lagrange traduit par : « pour la plupart des hommes, la vie n'est qu'un jeu de hasard » (*Les Œuvres de Sénèque le philosophe*. Traduites en français par feu M. La Grange, Paris, de Bure, 1778-1779, t. I, p. 91. Sigle : S).

circonspection. Ils quittent les dés, lorsque la chance allait tourner. En sorte que selon moi, un sot fortuné et un homme d'esprit malheureux sont deux êtres qui n'ont pas assez vécu<sup>10</sup>.

La question posée à Diderot chez d'Holbach était formulée en ces termes :

Comment il arrivait que des sots réussissent toujours, et des gens de sens échouaient en tout ; en sorte qu'on dirait que les uns semblaient, de toute éternité, avoir été prédestinés au bonheur, et les autres à l'infortune ? (*Corr.*, III, 98)

Notre sort n'est pas écrit là-haut, comme le veut le fatalisme mahométan, ni fixé par « le conseil éternel et immuable de Dieu » selon la doctrine calviniste de la prédestination. Diderot est alors convaincu que le plus grand bonheur de l'homme réside dans le bonheur qu'il fait à autrui. Il n'en démordra jamais :

Dans une société même aussi mal ordonnée que la nôtre, où le vice qui réussit est souvent applaudi, et la vertu qui échoue presque toujours ridicule, je suis convaincu, dis-je, qu'on n'a rien de mieux à faire pour son bonheur que d'être un homme de bien<sup>11</sup>.

La vertu conduit à la longue au bonheur, et le vice au malheur. Si les exemples du contraire sont légion, c'est parce que la vie est parfois trop courte pour rétablir la justice.

Avec l'âge, Diderot semble devenir de plus en plus pessimiste. L'assimilation de la vie à un jeu de hasard revient dans une lettre à Mme de Maux de fin septembre 1769, avec des accents fort désabusés :

Oh la déplaisante chose que la vie. Il faut se bercer d'une belle confiance dans l'avenir, pour y être attaché. Nous tenons à cette table-là comme des joueurs malheureux qui se ruinent en disant toujours, Pardieu, il faut pourtant bien que la chance tourne. (*Corr.*, XVI, 59)

En 1778, la comparaison devient carrément désenchantée. Dans la *Vie de Sénèque*, Diderot s'exclame amèrement : « Mourir, c'est quitter un jeu de hasard où il y a plus à perdre qu'à gagner<sup>12</sup> » (DPV, XXV, 278). Pourquoi ? parce qu'on est plus souvent « malheureusement né » qu'« heureusement né<sup>13</sup> », et que la société dans laquelle nous vivons aggrave cette inégalité au lieu de la corriger. Comme Caligula dans la pièce éponyme de

10. *Correspondance*, éd. Roth-Varloot, Paris, Minuit, 1955-1970, t. III, pp. 98-99 (désormais : *Corr.*).

11. *Réfutation d'Helvétius* (DPV, XXIV, 589).

12. Contrairement à ce qui est indiqué en note dans DPV, l'allusion au jeu de hasard n'est pas un ajout de Diderot transposant librement le pari de Pascal, mais un extrait de la 99<sup>e</sup> *Lettre à Lucilius* (S, II, 377).

13. *Jacques le Fataliste* (DPV, XXIII, 189). Dans la lettre à Sophie Volland déjà citée, Diderot écrit plus prosaïquement que la plupart des hommes « naissent moitié sots et moitié fous » (*Corr.*, III, 98).

Camus, il peut dire : « Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux » (acte I, sc. 4). En ce qui le concerne personnellement, le bilan est cependant tout sauf négatif. En 1777, Diderot confie à Mme Necker qu'il est encore plein de vivacité et d'ardeur : « Je jouis d'une santé meilleure qu'on ne l'a à mon âge ; toutes les passions qui tourmentent m'ont laissé, en s'en allant, une fureur d'étude telle que je l'éprouvais à trente ans » (*Corr.*, XV, 76-77). C'est le moment où il travaille non seulement à l'*Histoire des deux Indes*, mais aussi aux *Éléments de physiologie* et à la *Vie de Sénèque*<sup>14</sup>, sans oublier les travaux préparatoires pour l'édition complète de ses œuvres. Au milieu des années 1770, la soixantaine passée, Diderot estime qu'il n'a pas encore assez vécu pour pouvoir se prononcer définitivement sur sa vie. Au moment où il rédige la conclusion des *Éléments de physiologie*, il agite toujours les dés dans son cornet<sup>15</sup>.

Le distique latin qui suit, et qu'on pourrait traduire par : « Heureux sont ceux qui trépassent jeunes et en se jouant, sans être affligés de maux et sans s'en rendre compte<sup>16</sup> », inaugure un deuxième développement, qui ne semble pas avoir grand-chose à voir avec ce qui précède. Faute de trouver l'origine de la citation, on a fini par supposer que Diderot a composé lui-même les deux vers, éventuellement à partir de souvenirs de Virgile et de Martial<sup>17</sup>. Or il n'en est rien. La source — plutôt inattendue — de Diderot se trouve dans un poème théologico-philosophique en quatre chants intitulé *De contemptu mortis* du savant hollandais Daniel Heinsius (1580-1655) paru en 1621<sup>18</sup>. À regarder de plus près le chant II

14. Il signale à Louis-Sébastien Mercier, en juin-juillet 1777, qu'il s'apprête à « méditer avec Sénèque » dont il vient de commencer la lecture (*Corr.*, t. XV, p. 65).

15. L'expression *tesseras agitans* — « en agitant des dés » — provient peut-être d'un passage des *Adelphes* de Térence (acte IV, sc. 8, v. 743) : *Ita vita est hominum, quasi cum ludas tesseras* (« Il en est de la vie comme d'une partie de dés »).

16. En traduisant cette phrase, P. Chartier s'est trompé sur la signification de *per ludum* : « Heureux ceux dont la vie, par un coup du hasard, s'est évanouie avant l'âge, à l'abri du malheur et dans l'inconscience » (art. cité, p. 218). La traduction proposée par M. Hobson, quant à elle, fourmille de fautes graves : « Heureux sont ceux dont l'âge se passe dans le jeu et dans une sécurité obscure, avant les années des méchants » (M. Hobson, « Le point et le rétroviseur : Diderot ou comment figurer le temps », *Archives de philosophie*, 2008, n° 71, p. 47, n. 28). L. Versini traduit par : « Heureux ceux dont la vie s'échappe dans la sécurité et la gaieté, avant les misères de la vieillesse, inconscients de leur propre condition » (p. 1317), et P. Quintili par : « Heureux ceux pour lesquels la vie, avant les années de maux, s'évanouit sans craintes et ignore de soi, dans les plaisirs » (p. 360). Aucune de ces traductions n'est absolument correcte.

17. Voir Quintili, p. 360.

18. D. Heinsius, *De contemptu mortis libri IV*, Leyde, Elzévir, 1621, p. 51. Sur Heinsius, voir E. Lefèvre & E. Schäfer (éd.), *Daniel Heinsius. Klassischer Philologe und Poet*, Tübingen, Gunter Narr, 2008, 443 p., et en particulier la contribution de J. Bloemendal : « Der Philologe und Dichter Daniel Heinsius und sein episches Lehrgedicht *De contemptu mortis* », pp. 399-414. Il est probable que Diderot a pris connaissance du livre de Heinsius en Hollande. Son nom est mentionné parmi d'autres dans le *Voyage de Hollande* (DPV, XXIV, 138-139). Ajoutons que Diderot a également étudié de près un autre ouvrage pendant son séjour en Hollande, le *De*

de cet ouvrage qui, comme son titre l'indique, veut ôter à ses lecteurs la crainte de la mort, on découvre qu'en réalité, toute la version courte de la conclusion en est fortement imprégnée. Tout se passe comme si Diderot a composé cette partie de la conclusion des *Éléments de physiologie* au milieu de sa *Vie de Sénèque* : plongé dans les écrits du philosophe romain, il gardait en même temps les yeux rivés sur le poème de Heinsius.

Il y a au moins un passage dans Sénèque qui a pu conduire Diderot à faire le rapprochement avec le *De contemptu mortis*, et il se trouve précisément dans la 99<sup>e</sup> *Lettre à Lucilius* que nous avons déjà rencontrée plus haut. Voici une réflexion de Sénèque qui pourrait presque être une paraphrase des vers de Heinsius cités par Diderot :

L'espace qui sépare le dernier jour du premier est sujet à des variétés et des incertitudes : il est long pour les enfants mêmes, si l'on considère les peines dont il est semé [...]. Mais, direz-vous, mourir dans la plus tendre enfance ! [...] Représentez-vous l'éternité, cet abîme vaste et profond ; comparez ensuite à l'immensité des temps ce que nous appelons l'âge de l'homme : et vous verrez combien est imperceptible ce point de durée que nous souhaitons, que nous prolongeons le plus qu'il nous est possible. De ce court espace, quelle portion nous est ravie par les larmes, par le désespoir qui nous fait souhaiter la mort avant qu'elle vienne, par la maladie, par la crainte, par les années de la faiblesse, de l'ignorance, ou de l'inutilité ! [...] Mais qui vous accordera qu'il ne soit pas plus avantageux de retourner promptement à sa destination, d'achever sa route avant d'être fatigué ? (S, II, 376-377)

La vie n'est ni un bien ni un mal, continue Sénèque ; dans ce jeu de hasard, la mort ne fait que nous soustraire aux malheurs que le destin nous prépare.

Après le distique latin, Diderot enchaîne avec une nouvelle idée dont la liaison avec Sénèque ou Heinsius est tout sauf évidente. Il s'agit apparemment d'un souvenir de la *Lettre sur les aveugles* qui concluait, trente ans plus tôt, dans des termes très similaires : « que savons-nous ? ce que c'est que la matière ? nullement. Ce que c'est que l'esprit et la pensée ? encore moins. Ce que c'est que le mouvement, l'espace et la durée ? point du tout. [...] Nous ne savons donc presque rien : cependant combien d'écrits dont les auteurs ont tous prétendu savoir quelque chose » (DPV, IV, 72). On avouera que cette profession de foi sceptique, qui convient très bien à la tonalité de la *Lettre sur les aveugles*, cadre en revanche assez mal avec la prétention scientifique des *Éléments de physiologie* ! Il est indubitable que Diderot était parfaitement conscient de l'absence de preuves probantes pour appuyer les envolées matérialistes du *Rêve de d'Alembert*. Comme il l'avoua très honnêtement dans la *Réfutation d'Helvétius* :

*Arcanis rerum publicarum* d'A. Clapmarius. Voir notre « La source inconnue des *Principes de politique des souverains* de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 2012, n° 47 (sous presse).

Je vois clairement dans le développement de l'œuf, et quelques autres opérations de la nature, la matière inerte, en apparence, mais organisée passer par des agents purement physiques, de l'état d'inertie à l'état de sensibilité et de vie, mais la liaison nécessaire de ce passage m'échappe.

Il faut que les notions de matière, d'organisation, de mouvement, de chaleur, de chair, de sensibilité et de vie soient encore bien incomplètes. (DPV, XXIV, 524)

Cette attitude prudente vis-à-vis des connaissances de son temps<sup>19</sup> ne permet pas de conclure à un quelconque désenchantement du philosophe face aux sciences qui percerait à travers la conclusion des *Éléments de physiologie*. Sans désavouer le scepticisme à la Montaigne affiché dans la *Lettre sur les aveugles* selon lequel il nous est impossible de savoir si nos perceptions nous restituent fidèlement la réalité<sup>20</sup>, Diderot ne fait que broder sur un passage trouvé dans le *De contemptu mortis* de Heinsius : *mediisque erramus in umbris* (ouvr. cité, p. 44), qui correspond exactement au « nous nous promenons entre des ombres ». Les tombes nous rappellent, explique le poète, que nous sommes entourés des ombres des morts ; les ombres sont partout, ajoute Diderot en souvenir de Platon, car ce que nous apercevons, ce sont les ombres ou formes des choses, pas les choses elles-mêmes<sup>21</sup>.

Après cette bouffée de scepticisme, vite abandonnée, Diderot revient à ce qui est en fait sa préoccupation principale dans le texte, la crainte de la mort. Si l'anticipation imaginaire de sa propre mort se rencontre déjà dans *Le Neveu de Rameau*<sup>22</sup>, le nageur qui regarde son vêtement laissé sur le rivage vient tout droit du poème de Heinsius :

*Ipsae suos longe collustrans despicit artus :  
Ut quondam celsa e specula, aut e rupe, viator,  
Neglectos positosque procul despexit amictus*<sup>23</sup>.

19. Attitude prudente, certes, mais également confiante dans l'avenir, comme en témoigne par exemple le passage suivant : « On en viendra quelque jour à démontrer que la sensibilité ou le toucher est un sens commun à tous les êtres. Il y a déjà des phénomènes qui y conduisent ; alors la matière en général aura cinq ou six propriétés essentielles [...] » (*Éléments de physiologie*, DPV, XVII, 308).

20. Sur les questions qui nous intéressent ici, voir notamment J.-C. Bourdin, « Matérialisme et scepticisme chez Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1999, n° 26, p. 92-93.

21. L'arrière-plan philosophique de ce passage n'est évidemment pas la philosophie de Platon mais *Le Rêve de d'Alembert*, où la forme est placée sous le signe de la métamorphose : « Naître, vivre et passer, c'est changer de formes » (DPV, XVII, 140). Y. Citton (ouvr. cité, p. 250) rapproche fort pertinemment le passage des *Éléments* de l'article \**Encyclopédie* où Diderot affirme que l'univers « a une infinité de points de vue sous lesquels il peut être représenté, et le nombre des systèmes possibles de la connaissance humaine est aussi grand que celui de ces points de vue » (DPV, VII, 211).

22. « Le mort n'entend pas sonner les cloches. C'est en vain que cent prêtres s'égosillent pour lui ; qu'il est précédé et suivi d'une longue file de torches ardentes ; son âme ne marche pas à côté du maître des cérémonies » (DPV, XII, 97).

23. Ouvr. cité, p. 50. « Lui-même regarde son corps en le parcourant longtemps du regard / Comme un jour un voyageur a observé, d'un lieu élevé ou du haut d'un rocher, / Ses vêtements abandonnés et déposés au loin. »



Diderot a changé le voyageur ou promeneur en nageur, que Pierre Chartier a cru retrouver dans la parabole bien connue du Mexicain placée à la fin de l'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de \*\*\**. Dans la conclusion des *Éléments de physiologie*, écrit-il, Diderot confronte « le philosophe mortel avec son propre corps, afin qu'il le reconnaisse et puisse le quitter » (art. cité, p. 217). Mais que signifie l'interrogation qui vient immédiatement après : « Hommes qu'on ne craint plus, qu'avez-vous alors entendu ? » Diderot semble évoquer ici le jugement de la postérité, concert d'éloges pour les uns<sup>24</sup>, condamnation universelle pour les autres<sup>25</sup>. La gloire posthume, qui évite aux grands hommes le glissement inéluctable dans l'oubli définitif, est une forme d'apprentissage de la mort, pour Diderot et pour Heinsius :

*Tum quoties tota ante oculos consistere visa est  
Posteritas, quoties extemplo gloria dulcis  
Vivendi post fata, ardorem incussit honestum ;  
Continuo totis vanescit mentibus horror  
Imbellis, laudumque ultro succedit imago*<sup>26</sup>.

Diderot n'a évidemment pas attendu de lire le poème de Heinsius pour se réjouir du concert lointain de la postérité : en témoignent la correspondance avec Falconet au milieu des années 1760 ainsi que telle page de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (voir DPV, XXV, 241-242). En revanche, c'est la lecture du *De contemptu mortis* qui lui a probablement donné l'idée de la relier au dernier thème abordé dans la conclusion des *Éléments de physiologie*, l'attitude du philosophe devant le despote.

On sait que la comparaison de la crainte de la mort à l'anse « que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut » se rencontre déjà dans *Le Rêve de d'Alembert* (DPV, XVII, 180) dix ans plus tôt. Le robuste en question — il s'agit des « hommes qu'on ne craint plus » évoqués deux lignes plus haut dans la conclusion des *Éléments de physiologie* — apparaît de nouveau dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* : « [...] qui ait frappé des coups plus violents sur les deux anses par lesquelles

24. On connaît la phrase célèbre de la *Réfutation d'Helvétius* : les hommes qui misent sur la reconnaissance de la postérité « jouissent d'avance de la douce mélodie de ce concert lointain de voix à venir et occupées à les célébrer, et leur cœur en tressaillit de joie » (DPV, XXIV, 544).

25. Dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, Diderot prétend que Sénèque a critiqué de manière détournée le défunt empereur Claude pour donner une leçon morale à son élève : « Quoi de plus conséquent à ce projet que d'exposer le César Claude à la risée publique ? Pouvait-il dire à Néron d'une manière plus énergique : "Prince, entendez-vous ? Si vous gouvernez mal, c'est ainsi que vous serez traité lorsqu'on ne vous craindra plus"... » (DPV, XXV, 82).

26. Ouvr. cité, p. 54. « Puis combien de fois la postérité tout entière a paru se présenter devant les yeux, combien de fois la douce gloire de vivre après la mort a immédiatement suscité une noble passion ; impuissant, l'horreur [de la mort] s'est à l'instant dissipée dans tous les esprits et l'image des honneurs s'y est substituée. »

l'homme robuste et le prêtre saisissent le faible pour le conduire à leur gré » (DPV, XXV, 221). Dans cette dernière œuvre de Diderot, l'idée de la mort effleure presque à chaque page. Non parce que Diderot sent sa fin proche, mais parce que le spectacle du philosophe mort pour la vérité l'obsède littéralement depuis une dizaine d'années. On connaît la lettre à Mme de Maux de l'été 1769 où Diderot rapporte que l'on s'était moqué de lui parce qu'il voulait « à toute force être brûlé » (*Corr.*, IX, 112). Ce n'est pas que le philosophe se sente une âme de martyr. S'il fallait mourir pour la vérité, avoue-t-il, il reculerait probablement comme les autres : « J'en aurais peut-être la lâcheté, mais je m'en mépriserais. [...] Je ne m'estime pas assez pour croire défendre ma propre cause. C'est une question où je n'entre pour rien » (p. 114-115). Dans la conclusion des *Éléments de physiologie*, Diderot ne prône pas tant l'intrépidité du sage mais affirme avec force que le bonheur du sage est indissociable de la liberté qui, elle, consiste dans le mépris de la mort. « On est philosophe ou stoïcien dans toute la rigueur du terme, lit-on aussi dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, lorsqu'on sait dire comme le jeune Spartiate : Je ne serai point esclave » (DPV, XXV, 283). La liberté du citoyen philosophe, c'est le pouvoir de dire non au despote. Impartial et désintéressé, il tient tête aux tyrans sans craindre la mort, car il place la liberté au-dessus de la vie :

« Le sage ne provoquera point le courroux des Grands »... Maxime pusillanime ; c'est le condamner à taire la vérité.

On dit : *Vivre d'abord, ensuite philosopher*. C'est le peuple qui parle ainsi ; mais le sage dit : philosopher d'abord, et vivre ensuite, si l'on peut, ou aimer la vertu avant la vie<sup>27</sup>.

Tout ce contexte que nous venons d'évoquer semble jeter un sérieux doute sur la correction du mot « fort » en « sort » au début de la conclusion. Tout d'abord parce que la phrase de Diderot devient plus cohérente, non pas avec ce qui suit immédiatement, mais avec l'ensemble du texte : comme l'un des principaux soucis de l'homme est la mort, celui-ci devient d'autant plus manipulable par les politiques et les religieux qu'il en a peur : son indépendance ne peut se conquérir que par le mépris de la mort, qui s'apprend de bonne heure<sup>28</sup>. Ensuite parce que la tournure

27. *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (DPV, XXV, 238). Voir aussi la *Lettre apologetique à Grimm* (*Corr.*, XV, 213).

28. « Je me suis demandé, écrit Diderot en 1772 à la comtesse de Forbach, comment on inspirait la fermeté à une âme naturellement pusillanime, et je me suis répondu : En corrigeant une peur par une peur ; la peur de la mort par celle de la honte. [...] Tout bien considéré, la vie étant l'objet le plus précieux, le sacrifice le plus difficile, je l'ai prise pour la mesure la plus forte de l'intérêt de l'homme, et je me suis dit : Si le fantôme exagéré de l'ignominie, si la valeur outrée de la considération publique ne donnent pas le courage de l'organisation, ils le remplacent par le courage du devoir, de l'honneur, de la raison. On ne fera jamais un chêne d'un roseau, mais on entête le roseau, et on le résout à se laisser briser » (*Corr.*, XII, 38).

« maison du sort » est extrêmement inhabituelle, alors qu'une « maison du fort » est connue de tous au XVIII<sup>e</sup> siècle : elle apparaît notamment dans les Évangiles où Jésus demande aux pharisiens comment quelqu'un peut « entrer dans la maison du fort [...] si auparavant il ne lie le fort, pour pouvoir ensuite piller sa maison<sup>29</sup> ».

Le dernier paragraphe des *Éléments de physiologie* résume tout ce qui vient d'être dit. Le célèbre fragment qui déclare qu'être vertueux, c'est poursuivre son bonheur conformément à la justice, apparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre tardive de Diderot. Dans les *Mémoires pour Catherine II*, on lit au début du chapitre intitulé « De la morale des rois » : « Il n'y a qu'une seule vertu, la justice ; un seul devoir, de se rendre heureux ; un seul corollaire, mépriser quelquefois la vie<sup>30</sup> ». Diderot y revient avec insistance quelques pages plus loin, à la fin du chapitre : « Il n'y a qu'un devoir, c'est d'être heureux. Puisque ma pente naturelle, invincible, inaliénable, est d'être heureux, c'est la source unique de mes vrais devoirs, et la seule base de toute bonne législation » (p. 235). Désormais, le philosophe ne proclame plus que le bonheur réside dans la bienfaisance envers autrui, car il a fini par comprendre que l'exercice de la vertu ne conduisait pas nécessairement au bonheur :

Est-ce que la pratique de la vertu, demande-t-il dès 1768, n'est pas un sûr moyen d'être heureux ? Non parbleu. Il y a tel homme si malheureusement né, si violemment entraîné par l'avarice, l'ambition, l'amour désordonné des femmes, que je le condamnerais au malheur, si je lui prescrivais une lutte continuelle contre sa passion dominante<sup>31</sup>.

Ce qui est relatif, c'est la vertu, ce qui est universel, c'est la justice. La vertu du philosophe consiste à s'opposer à l'injustice, à dire sa vérité au tyran et à éclairer le peuple, même au risque mourir :

Il fait peu de cas de la vie, il méprise la mort. [...] S'il peut conserver la vie en attaquant le vice, il le fera ; mais s'il est impossible de vivre et de dire la vérité, il fera son métier. Quoi ! l'apôtre de la vérité n'aurait pas le même courage que l'apôtre du mensonge<sup>32</sup> !

Affranchi de toutes les servitudes, le philosophe ne cherche pas son bonheur dans la fortune ou les dignités mais dans l'accomplissement de son devoir :

29. Mt 12.29 et Mc 3.27.

30. *Mémoires pour Catherine II*, éd. Paul Vernière, Paris, Garnier, 1966, p. 231. Une toute première version se trouve dans les *Observations sur Hemsterhuis* (DPV, XXIV, 346). D'autres occurrences se trouvent dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (DPV, XXV, 343-344) et la troisième édition de l'*Histoire des deux Indes*, Genève, Pellet, 1780, t. X, p. 448 (livre XIX, chap. 14).

31. *Le Temple du bonheur*, DPV, XVIII, 343.

32. *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, DPV, XXV, 238.

En effet, quelle récompense, assez importante à ses yeux, pourrait le déterminer à tromper les hommes et à renoncer à son caractère ? La fortune ? Il est assez riche, s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singulièrement bornés. L'ambition ? s'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie, mais il n'y a rien sous le ciel qu'il puisse envier. Les dignités ? on ne les lui offrira pas, il le sait, et on les lui offrirait, qu'il ne les accepterait pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie ? il ignore l'art de flatter, et il en dédaigne les méprisables avantages. La réputation ? en peut-il obtenir autrement que par la franchise ? La crainte ? Il ne craint rien, pas même de mourir. S'il est jeté dans le fond d'un cachot, il sait bien que ce ne sera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu et qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un échafaud. C'est lui qui échappe à la main du destin qui ne sait par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le faible, pour en disposer à son gré<sup>33</sup>.

La version courte de la conclusion des *Éléments de physiologie*, que Diderot a pu composer au cours de son travail sur Sénèque, est parcourue du début jusqu'à la fin par une réflexion sur la mort. On est cependant loin d'une « préparation à la mort » ou autre « art de mourir » : comme dans le poème de Heinsius, la mort est avant tout un sujet philosophique. Nous ne devons pas la craindre la mort, affirme Diderot, car notre vie ressemble à un tripot : mourir, et même mourir jeune, nous évite des maux et des malheurs auxquels nous sommes presque inévitablement exposés si nous vivons plus longtemps ; nous ne pouvons donc qu'être gagnants.

Dans la version longue de la conclusion, véritable rêverie d'un philosophe solitaire, Diderot s'adresse d'abord à lui-même, au philosophe dans la Cité. Combattant tout ce qui asservit l'homme — la métaphysique, Dieu, l'âme, mais aussi les prêtres et autres charlatans —, il réclame ici et ailleurs le droit de « s'expliquer librement sur la religion, le gouvernement et les mœurs<sup>34</sup> ». Qui sera le plus fort : l'homme robuste, le tyran, ou

33. *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, Pellet, 1980, t. I, p. 676 (livre V, chap. 33).

34. *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, DPV, XXV, 282. Trente ans plus tôt, La Mettrie avait déjà revendiqué, à la suite de Bayle, le droit à la critique dans un chapitre de son *Ouvrage de Pénélope* (1748) : « Les médecins forment entre eux un corps qui peut être, ou si salutaire, ou si dangereux, qu'on devrait donner aux satires la même liberté qu'aux éloges, et exposer aux traits des écrivains, leurs mœurs, comme leurs ouvrages. Attendre que des Bacouills [anagramme de Bouilliac — G.S.] de la Faculté soient morts, pour leur rendre justice, c'est attendre pour dire du mal des gens, qu'ils soient hors d'état d'en faire. *Morta la bestia, morto il veneno*. Jamais ce proverbe ne fut plus vrai que de nos docteurs. [...] Mais lequel est le meilleur citoyen, ou d'un auteur qui sert sa patrie, en l'éclairant sur la malversation des médecins, ou de celui qui la sacrifie [...] en n'osant attaquer leur ignorance meurtrière, leurs vices, et leurs crimes » (*Supplément à l'ouvrage de Pénélope, ou Machiavel en médecine*, Berlin, 1750, pp. 210-211). Dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, Diderot s'est souvenu de ce passage à la fin de son règlement de comptes avec Rousseau : « "Mais est-il bien d'attendre la mort de l'ingrat, du méchant, pour s'expliquer sur sa méchanceté ?" / Sans doute, lorsque sa méchanceté lui survit et, que *morto il serpente, non è morto il veneno* » (DPV, XXV, 129). Cette réminiscence de La Mettrie n'a pas empêché Diderot de le traiter plus loin de « bouffon, flatteur, [...] fait pour la vie des cours et la faveur des Grands » (DPV, XXV, 248).

le philosophe ? Celui-ci ne peut l'emporter sur le despote que s'il préfère la mort à toute solution de compromis. À l'instar du stoïcien, le philosophe ne tient pas à la vie, qui n'est qu'un tripot, il fait confiance au jugement de la postérité qui l'honorera après sa mort et flétrira la mémoire de ses ennemis.